

フランス語における動物の隠喩

末松クレール
(英語英文学専攻)

L'ANIMAL COMME MÉTAPHORE DANS LA LANGUE FRANÇAISE

Claire Suematsu
(Department of English Language and Literature)

Abstract— In a "man-centered" culture, as Europe has undoubtedly been for centuries, language bears numerous marks of the way men have been looking down on animals. This study is a survey of the metaphorical potentialities ascribed to some 70 animal names in French, with regard both to moral evaluation and formal classification. A comparison with definitions given by the Dictionnaire de Richelet (1759), and La Rochefoucauld's reflections on relationships between man and animals, leads to further conclusions as to the permanence, despite superficial ebbs and flows, of Western prejudices.

"Dans l'état actuel des langues européennes, presque tous les mots sont des métaphores (...) Des actes, des bêtes, des plantes portent des noms dont la signification radicale ne leur fut pas destinée primitivement; et cependant ces noms métaphoriques ont été choisis, assez souvent sur toute la surface de l'Europe, comme d'un commun accord" remarquait Rémy de Gourmont à la fin du siècle dernier.¹⁾ Cependant, quoiqu'il en soit de leur origine métaphorique, les noms d'animaux présentent inversement cette particularité non moins frappante d'être chargés d'une valence métaphorique qui leur était primitivement étrangère, et où s'expriment ouvertement les idées les plus répandues des hommes sur leurs "frères inférieurs", bref ce qu'il faut bien appeler une culture. L'Occident (et peut-être pas seulement l'Occident chrétien) a de tout temps valorisé l'homme, lui accordant une prééminence absolue sur toute la création, vision du monde dont la langue porte de multiples traces, comme en témoignent les injures les plus ordinaires. Mais l'usager de la langue est peut-être moins

conscient de l'ampleur et de la profondeur du phénomène. Inversant la perspective de Rémy de Gourmont, et sans prétendre étendre l'enquête aux autres langues européennes, nous nous proposons ici d'examiner les valeurs métaphoriques s'attachant aux noms d'animaux dans la langue française.

CHAMP ET MÉTHODES DE L'INVENTAIRE

"L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête". Bien que la phrase de Pascal puisse donner lieu à diverses interprétations, une chose est sûre: dans cette hiérarchie où l'homme tient le juste milieu, le mot bête, au bas de l'échelle, se charge de toutes les valeurs négatives: "Pardon, d'être bête" s'excuse pathétiquement la Bête de Cocteau. Bête: synonyme de brutalité, d'impuissance, d'apathie, de stupidité. Et quelle édifiante kyrielle de dérivés: bêta, bêtise, abêtir, bêtifier, embêter, abêtissant, abêtissement, etc. Parmi les animaux englobés dans ce terme générique, certains plus que d'autres portent le fardeau. "Etre âne c'est étrâne" dit avec

humour l'âne de Prévert²⁾. Étrangeté de ce nom devenu en dépit de toute une tradition biblique symbole de stupidité. Bien entendu, il ne manque pas de compagnie: on peut être "bête comme un âne", "bête à manger du foin" (ce qui élargit le champ de la comparaison), mais aussi "bête comme une oie", ou encore à l'indignation de Prévert mais toujours en accord avec la verticalisation imaginaire des valeurs, "bête comme ses pieds". A priori, les connotations des noms d'animaux s'annoncent franchement négatives.

Il importe cependant avant tout de constituer un corpus, et à cette fin de régler un certain nombre de questions de méthode. L'enquête lexicologique sera établie à partir d'une mémoire individuelle. Mémoire vive d'un sujet de langue française, à savoir l'auteur de ces lignes, le dictionnaire n'intervenant qu'à titre de justification. Il n'a donc aucune ambition à l'exhaustivité (l'ampleur du sujet décourage d'emblée une telle prétention), et en dépit d'un effort de systématisation, il aura nécessairement ses zones d'ombre. Une enquête dans le monde rural et en milieu patoisant enrichirait l'inventaire d'une foule d'expressions savoureuses, et peut-être assez vertes. Le sujet étant de milieu citadin et non patoisant, les exemples proviendront uniquement du français, ce qui représente probablement un appauvrissement qualitatif et quantitatif. Ce ne sera pas là la seule lacune de cet exposé, le cerveau humain ne livrant pas comme l'ordinateur ses ressources à volonté. En contrepartie n'y figureront que les expressions spontanément venues à l'esprit, soit que le sujet les ait fréquemment entendues soit qu'il les ait lui-même utilisées. L'inventaire devrait donc représenter un échantillon limité mais vivant des expressions mettant en scène des animaux dans la langue française.

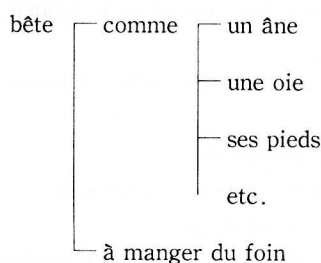
Le champ d'investigation, immense, demande à être limité. Nous restreindrons l'enquête aux idées morales qui s'attachent aux noms d'animaux: nous écarterons donc les métaphores ou comparaisons provenant de caractéristiques physiques, ou d'analogies trop évidentes ("chargé comme un baudet", "une taille de guêpe", un "cou de girafe", "mouton-

ner", etc). Nous retiendrons en revanche "une fine guêpe" (une femme rouée), "cochonner" (faire un travail salement et sans application), où le nom d'animal se charge d'une valeur morale. Nous retiendrons également les métaphores, peu nombreuses, où la référence livresque est encore manifeste comme l'âne de Buridan, les moutons de Panurge, la mule du Pape, la petite chèvre de Monsieur Seguin, etc. Ces expressions sont tout de même passées dans la langue, et confirment la valeur la plus ordinaire attribuée au sens figuré. La démarcation est souvent malaisée entre une citation (à l'occasion savante), un proverbe, une locution populaire; de même qu'il est extrêmement difficile, voire impossible, de déterminer l'impact de la tradition littéraire (fable, apologue) sur le parler populaire. Les citations et les locutions empruntées aux fables ("faire la mouche du coche", "le pavé de l'ours") ne manquent pas. S'il est évident que l'origine de l'expression se trouve dans la fable, ne peut-on pas inversement considérer les fables comme des réactivations et dramatisations de métaphores préexistantes? Ainsi le nom de renard, à l'origine nom propre d'homme appliqué à l'animal, supprime l'ancien goupil et devient désignation commune, avec le sens figuré que l'on sait, au XIII^e siècle, grâce au grand succès du Roman de Renart³⁾; cependant sous quelque terme qu'on le désigne, le concept de l'animal est associé à celui de ruse depuis l'antiquité comme en témoignent les termes latins (*vulpinor*: faire le renard, user de fourberie; *vulpio*: rusé comme un renard), sans parler bien entendu des fables d'Ésope. Bref l'étymologie du mot ne nous donne que peu d'informations sur un phénomène psychologique qui déborde amplement les limites d'une langue particulière, et semble plutôt être l'expression d'une culture au sens large. Probablement aussi insoluble que l'histoire de l'oeuf et de la poule, la question passionnante des rapports possibles de certaines locutions avec la fable, semble difficile à éluder. Nous ne nous hasarderons cependant pas sur ce terrain. Sans négliger la date d'apparition du sens figuré lorsque le dictionnaire la fournit, non plus que

l'apport toujours précieux de l'étymologie, nous mettrons d'abord l'accent sur l'usage contemporain.

Du point de vue de la classification, on peut se demander, à partir des exemples cités précédemment, s'il ne vaut pas mieux les répartir en fonction de critères formels, non par amour du formalisme, mais parce que la métaphorisation, suivant le niveau où elle se manifeste, affiche un caractère plus ou moins contraignant. Or une métaphore ne devient significative comme phénomène culturel qu'à partir du moment où elle se banalise, où elle sanctionne le lieu commun. A l'inverse de la métaphore poétique qui est quête personnelle du jamais-dit, celle-ci se veut commune, autorisée par la masse, consacrée par la tradition, obligatoire. Plus elle s'apparente à un réflexe linguistique, plus elle doit avoir de racines dans la mentalité collective. Inversement, un terme trop sanctionné par l'usage se sclérose, et perd peu à peu de sa puissance métaphorique. Nous reviendrons sur ces questions en conclusion.

Or, parmi les exemples cités précédemment, le nom d'animal peut être employé sous différentes formes: au sens figuré ("c'est un âne"), ou au sens littéral en tant que terme de comparaison au sein d'une locution fixée par la tradition ("bête comme un âne"). Dans ce second cas, il existe plusieurs degrés de contrainte, suivant que le premier terme de la locution admet ou non des variantes ("têtu comme un âne"), ou encore que le paradigme de la comparaison est clos ou ouvert:



Le dictionnaire ne retient que les expressions consacrées, ce qui n'exclut pas les possibilités de broderie. Dans la même lignée syntaxique et idéologique, on pourrait dire: "bête à marcher à quatre pattes", qui ne figure pas dans le Robert,

mais fait néanmoins partie du français tel qu'on le parle.

La métaphorisation peut encore se produire à d'autres niveaux: apparition d'un verbe (ici inexistant), adjonction d'un adjectif ("un âne bête"; "une oie blanche" où l'adjectif restreint et spécifie le domaine de la niaiserie), possibilités de dérivations (substantifs, groupes substantifs, adverbes, etc.).

Sans pouvoir encore nous prononcer sur la valeur respective de ces différentes catégories, nous tâcherons d'en tenir compte au niveau de la constitution de l'inventaire. Pour chaque terme, nous rechercherons donc l'existence ou non d'un sens figuré, de locutions, de dérivés. Nous y adjoindrons également deux catégories particulières: l'une pour l'usage argotique, l'autre pour les termes d'affection qui ont en français la propriété de provenir le plus souvent du bestiaire. Voici donc un premier aperçu:

bête fig.: 1- une brute; 2- quelqu'un qui manque de jugement.
 dérivés: bête (adj.), bêtise, abêtir, embêter, abêtissement, bêtement.
 loc.: être malade comme une bête, reprendre du poil de la bête, être la bête noire, regarder quelqu'un comme une bête curieuse, faire la bête.
 terme d'affection: gros bêta, grosse bête.
 A quoi l'étymologie invite à ajouter: brute, brutal, abrutir, abrutissement, brutalité, etc.

animaux domestiques:

âne fig.: ignorant, imbécile, sot.
 dérivés: ânerie, anonner.
 loc.: faire l'âne, âne bête, têtu comme un âne, bête comme un âne, l'âne de Buridan, le coup de pied de l'âne, un bonnet d'âne, le pont aux ânes.

bourrique

fig.: personne bête et têtue.
 loc.: faire tourner en bourrique.
 argot: bourre (agent de police: mais qui fait le rapprochement avec bourrique?)

mule	fig.: personne capricieuse et obstinée. loc.: têtue comme une mule, tête de mule, la mule du Pape (de Daudet).		loc.: manger comme un porc, gras comme un porc.
cheval	loc.: c'est un vrai cheval (quelqu'un d'infatigable), une santé de cheval (une santé de fer).	cochon	fig.: malpropre. dérivés: cochonner (1808), cochonnerie (fin XVII ^e), cochon (adj.), cochon-cetés.
rosse	fig.: personne méchante, sévère et injuste (1840, subst., 1890, adj.).		loc.: tête de cochon (mauvais caractère), manger comme un cochon, jouer un tour de cochon.
vache	fig.: personne que l'on exploite (XVII ^e); personne méchante, qui ne passe rien et punit sans pitié (1900); chouette, épatant (1925). dérivés: vacherie, vachement. loc.: une peau de vache (1900), vache à lait (XVII ^e), la vache!	chien	loc.: 1) avoir un mal de chien, un temps de chien, un caractère de chien, une humeur de chien 2) avoir du chien (du charme, 1866). terme d'injure: chienne de vie! dérivés: chiennerie.
veau	fig.: personne nigarde et facile à mener. loc.: pleurer comme un veau.	chatte	fig.: câline, enjoleuse. terme d'affection: ma petite chatte, etc.
boeuf	dérivés: boeuf (adj.) (énorme, étonnant). loc.: fort comme un boeuf.	lapin	fig.: quelqu'un qui a beaucoup de tempérament. loc: courir comme un lapin, un chaud lapin, un fameux lapin. terme d'affection: mon petit lapin.
mouton	fig.: grégair, qui se modèle sans discernement sur la conduite des autres. dérivés: moutonnier, mouton (adj. 1493). loc.: mouton de Panurge. argot: mouton (espion, mouchard) (1777).	oie	fig.: personne très sotte. loc.: bête comme une oie, une oie blanche.
agneau	fig.: personne douce et pacifique. loc.: doux comme un agneau, innocent comme un agneau qui vient de naître. terme d'affection: mon petit agneau.	dinde dindon	fig.: femme stupide. fig.: personne vaniteuse et grotesque. loc.: se pavaner comme un dindon, être le dindon de la farce (la dupe).
chèvre	loc.: gambader comme une chèvre, la chèvre de Monsieur Séguin, rendre chèvre (embêter au point de faire perdre la tête).	coq	fig.: celui qui a le plus de succès auprès des femmes (1549). loc.: comme coq en pâte (choyé, dorloté).
bique	loc.: une vieille bique, une grande bique (femme sans attrait). dérivés: bisquer (être de mauvaise humeur – fréquent au sud de la France) (1706). terme d'affection: mon biquet.	poule	fig.: femme, fille sous la coupe d'un mâle. argot: prostituée. terme d'affection: ma poulette.
porc	fig.: homme malpropre physiquement et moralement (1226). dérivés: porcherie.	poulet	argot: agent de police. terme d'affection: mon petit poulet.
		canard	terme d'affection: mon petit canard.
		colombe	fig.: 1) personne douce, innocente, affectueuse. 2) personne pacifiste (moderne). terme d'affection: ma colombe.

フランス語における動物の隠喩

pigeon	fig.: homme naïf que l'on dupe (1490). dérivés: pigeonner. terme d'affection: mon petit pigeon.		fig.: jeune homme inexpérimenté et sot.
tourtereaux	fig.: amoureux.	aigle	fig.: individu supérieurement intelligent.
animaux sauvages, exotiques ou imaginaires:		phénix	fig.: personne supérieure par ses dons, ses brillantes qualités (1544).
singe	fig.: agile, malin (à l'origine, malin signifie: méchant, acception qui a disparu du sens figuré en français moderne). dérivés: singer, singerie. loc.: malin comme un singe.	perroquet	fig.: quelqu'un qui répète sans comprendre. loc.: faire le perroquet, répéter comme un perroquet.
guenon	fig.: femme très laide.	grue	fig.: femme vénale (1415). loc.: faire le pied de grue.
magot	fig.: homme très laid (1517).	corbeau	fig.: prêtre.
éléphant	fig.: personne énorme. loc.: un éléphant dans un magasin de porcelaine, une mémoire d'éléphant.	faucon	fig.: homme agressif, recherchant la guerre (récent).
lion	fig.: homme courageux. loc.: se battre comme un lion, courageux comme un lion, bouffer du lion.	pie	fig.: personne bavarde. loc.: bavarde comme une pie, c'est une pie.
tigre	fig.: homme cruel, impitoyable.	bécasse	fig.: personne sotte.
tigresse	fig.: femme jalouse et agressive.	étourneau	fig.: étourdi, sans cervelle (XVII ^e).
ours	fig.: homme insociable, grossier, ignorant des bonnes manières (1670). loc.: un ours mal léché, un vieil ours, le pavé de l'ours.	linotte	fig.: personne écervelée, agissant étourdiment. loc.: tête de linotte.
loup	loc.: hurler avec les loups, les loups ne se mangent pas entre eux, "l'homme est un loup pour l'homme" (Hobbes). terme d'affection: mon loup (1890).	pinson	loc.: gai comme un pinson.
biche	terme d'affection: ma petite biche.	merle	loc.: joyeux comme un merle.
renard	fig.: personne subtile et rusée (XIII ^e).	alouette	loc.: gaie comme une alouette.
fouine	fig.: personne curieuse et rusée. dérivés: fouiner, fouineur.	tortue	fig.: personne très lente. loc.: avancer à pas de tortue.
furet	fig.: personne qui cherche partout avec curiosité. dérivés: fureter (1549), fureteur (1611).	lézard	loc.: paresseux comme un lézard, faire le lézard. dérivés: lézarder (paresser au soleil).
lièvre	loc.: peureux comme un lièvre (non attestée par le Robert). courir comme un lièvre.	vipère	fig.: personne méchante, malfaisante, dangereuse. loc.: langue de vipère, mauvaise comme une vipère.
taupe	loc.: myope comme une taupe, vivre comme une taupe.	maquereau	argot: proxénète, souteneur.
loir	loc.: paresseux comme un loir, dormir comme un loir.	morue	argot: prostituée (1849).
blanc-bec		crapaud	loc.: laid comme un crapaud.
		insectes	
		pou	loc.: laid comme un pou, orgueilleux comme un pou ⁴⁾ .
		puce	terme d'affection: ma puce.
		cafard	loc.: avoir le cafard ⁵⁾

	dérivés: cafarder, cafardeur.
mouche	fig.: personne habile, sachant s'y prendre: une fine mouche (1673). loc.: faire la mouche du coche, ne pas faire du mal à une mouche. argot: mouchard. dérivés: moucharder.
papillon	fig.: esprit léger, volage. dérivés: papillonner, papillonnant.
abeille	loc.: actif comme une abeille.
fourmi	fig.: personne laborieuse, économe. loc.: un travail de fourmi.

RÉFLEXIONS SUR L'INVENTAIRE

L'inventaire paraît indéfini. Tel quel, il nous paraît amplement suffisant et propre à alimenter la réflexion. Les remarques qu'il appelle sont de divers ordres:

1 – Tout d'abord l'abondance des références: le bestiaire apparaît comme un registre métaphorique particulièrement riche. Or les exemples retenus pour les besoins de cette étude ne représentent qu'une infime partie des locutions offertes par le dictionnaire. Remarquons toutefois que certaines catégories d'animaux constituent plus que d'autres un réservoir à métaphores. Comme les Japonais en font fréquemment la remarque, le monde des insectes ne nous inspire guère, et, en dépit de la fable, n'a guère laissé de traces dans la langue. L'image des animaux exotiques (le singe mis à part) est relativement schématique et semble fixée une fois pour toutes. Les animaux domestiques, les ennemis traditionnels des paysans (renard, fouine), ou des animaux susceptibles d'alimenter les récits de chasse fournissent l'essentiel du contingent, ce qui s'explique aisément car ils font (à moins que ce ne soit leurs méfaits) l'objet d'une observation quotidienne.

2 – La seconde question concerne le degré de métaphorisation, en d'autres termes de cristallisation de l'image. Le nom d'animal peut intervenir comme terme de comparaison dans une expression quasi-figée. Il s'agit cependant de réflexes linguistiques qui n'excluent pas d'autres possibilités: on dit "gai

comme un pinson", et "joyeux comme un merle" par habitude prise, mais rien n'empêche d'interchanger les termes. Il peut arriver au paradigme comparatif d'être assez étendu: "laid comme un pou", mais aussi bien "comme un crapaud", "comme un singe", "paresseux comme un loir", mais aussi "comme un lézard" ou "comme une couleuvre", etc. Si la comparaison apparaît donc comme un degré relativement peu contraignant et qui laisse le champ libre à la créativité du locuteur, les locutions verbales en revanche (rendre chèvre, tourner en bourrique, etc) n'admettent pas de variantes. Quant à l'apparition d'un sens figuré ou de dérivés, elle manifeste l'aboutissement, l'arrêt du processus métaphorique. Elle fige le sens dont elle privilégie le plus souvent une facette (ainsi "âne" devient synonyme de bêtise, à l'exclusion de la jalousie ou de la lubricité). A partir de là, la métaphore s'institutionnalise, mais inversement s'appauvrit et s'expose à l'érosion. A la limite la conscience de l'origine métaphorique se perd: combien d'usagers de la langue retrouvent encore la métaphore cachée dans "embêter", "abrutir", ou même "mouchard"? Il y a plus de liberté, d'inventivité, et par conséquent de sens, dans une comparaison qui, du fait même qu'elle est mal définie, laisse le champ libre à l'expression d'une expérience personnelle.

Notre propos n'est pas ici, répétons-le, de remonter aux origines ou retracer l'évolution de telle ou telle expression. On peut cependant interroger par curiosité un dictionnaire reflétant un état plus ancien de la langue pour voir ce qu'il advient de l'inventaire ci-dessus. Il suffit ainsi de consulter pour les termes de notre corpus l'édition augmentée du Dictionnaire de Richelet (1759), pour constater que:

– Un certain nombre de noms d'animaux ayant aujourd'hui un sens dérivé ne l'auraient pas encore en 1759. Ainsi: bécasse, bique (mais chèvre a la connotation qui est aujourd'hui pour nous celle de bique), bourrique, dindon (on dit encore coq d'Inde; mais une "gardeuse de poules d'Inde" désigne une femme menant une vie retirée à la campagne), fourmi (bien que celle-ci ait déjà une réputation de

prudence), fouine (et ses dérivés), grue (bien qu'il recense comme ancienne l'expression "faire le pied de grue"), lapin (mais lapine a déjà le sens de femme chargée de progéniture), lézard, loir (mais le loir passe déjà pour un animal dormeur, et le dictionnaire mentionne la vertu dormitive de la graisse de cet animal appliquée à la plante des pieds), morue, oie (encore que la stupidité fasse déjà partie de la définition), pigeon, pinson, poule (mais poulette a le sens de jeune fille peu sage), tortue (malgré la locution proverbiale "marcher comme une tortue"). On constate également l'absence de tout nom d'animal employé comme terme d'affection.

– Les connotations attachées aux noms d'animaux sont fluctuantes: "cochon" au figuré signifie "gros et gras", mais n'a pas encore de sens péjoratif (encore que la saleté fasse partie de la définition, et que le mot "porcelet", à la fois terme figuré et terme injurieux recueille la valeur péjorative), non plus que ses dérivés: cochonner signifiant mettre bas; de même "fureter" signifie chasser en utilisant un furet; "coq" n'a pas de connotations sexuelles mais signifie "le premier du village"; "pigeonner" est un terme technique; une taupe est quelqu'un qui voit les défauts d'autrui, mais reste aveugle aux siens; un taureau est un homme luxurieux qui court après les femmes; "vache" prend le sens de "femme grossière et malpropre" qu'il n'a plus aujourd'hui, mais n'a pas encore de dérivés; "boeuf" a le sens de "gros, stupide", déjà signalé comme archaïque, et qu'il a perdu depuis; "cheval échappé" signifie "libertin", et "cheval de carrosse": "un gros sot", toutes expressions aujourd'hui disparues; un "corbeau" est un homme qui ramasse les morts en temps d'épidémie; la réputation de lascivité de l'âne (Apulée n'y est pas étranger) est aussi établie que celle de sa bêtise; "chatte", sous sa forme "chattemitte", signifie "hypocrite", plutôt qu'enjôleuse, etc. Ces fluctuations inévitables de sens n'empêchent pas la symbolique dans son ensemble d'être d'une admirable stabilité. Il semble qu'entre ces deux états de la langue distants de plus de deux siècles, on puisse tout au plus remarquer:

D'une part une légère tendance à la figuration et à la dérivation, c'est-à-dire une évolution vers un plus grand degré d'abstraction, allant de pair avec un appauvrissement apparent des locutions et proverbes.

D'autre part une tendance à l'euphémisation (apparition des termes d'affection), soit que le phénomène lui-même soit récent, conséquence de l'attention nouvelle portée à l'enfant au XVII^e, soit que cet aspect de la langue ait été longtemps négligé par les dictionnaires. Ne peut-on hasarder l'hypothèse selon laquelle ce phénomène serait lié à celui de l'embourgeoisement, et refléterait la progressive disparition de la civilisation paysanne?

Et inversement, mais peut-être pour des raisons similaires, une tendance à la péjoration, avec l'apparition tardive de termes argotiques qui en même temps qu'ils prennent un sens résolument négatif, éliminent toute référence à une expérience concrète.

3 – Le troisième problème est celui de la valeur de la métaphore: positive ou négative, laudative ou dépréciative? Mettons à part les termes d'affection lesquels ne sont jamais péjoratifs: non seulement ils désignent toujours le petit de l'animal, mais il le font précéder la plupart du temps d'un adjectif diminutif qui neutralise toutes connotations négatives. Cette forme d'exorcisme verbal joue en ce qui concerne les animaux les plus redoutables (dire: "mon petit loup" est une manière d'apprivoiser la peur), comme les plus désagréables ("ma puce")⁶¹. A l'exception donc de cette catégorie très particulière, force est de constater que les comparaisons animales n'ont rien de flatteur. Dans cette liste de près de soixante-dix termes, on en relève neuf à peine avec un sens élogieux (agneau, colombe, abeille, pinson, merle, alouette, lion, aigle, phénix), neuf avec un sens ambivalent, sinon ambigu (cheval, boeuf, renard, singe, lapin, coq, chatte, mouche, fourmi). Pour tous les autres, les comparaisons ne font que jouer sur les valeurs négatives du mot "bête": stupidité, brutalité, méchanceté, laideur, entêtement, mauvais caractère, ruse, lubricité, passivité, etc. La plus belle con-

quête de l'homme n'échappe pas à ce sort, non plus que son plus fidèle ami! On pourrait aller jusqu'à ajouter que moins l'animal est redoutable, plus il est utile et domestiqué, plus il est succulent à table, et plus il suscite du dédain en propos. Consternant paradoxe: on savoure la dinde pour mieux la mépriser ensuite. A moins qu'on ne la méprise pour mieux la savourer... Les termes argotiques, dont la valeur est franchement péjorative (et même injurieuse), ne marquent que l'aboutissement extrême de cette tendance. Ce phénomène de langue est indubitablement un phénomène de culture.

LES ANIMAUX DENATURÉS

Comme tout phénomène de culture, celui-ci est circonscrit dans l'espace et le temps. Il serait intéressant de pouvoir en déterminer le champ tant géographique qu'historique, d'en retracer les phases croissantes ou décroissantes. À défaut, on ne lira pas sans intérêt un texte de La Rochefoucauld qui marque pour ainsi dire l'apogée du phénomène culturel que nous étudions ici. Intitulé "Du rapport des hommes avec les animaux", il reprend dans un parallèle systématique la plupart des lieux communs que nous avons rencontrés:

"Il y a autant de diverses espèces d'hommes qu'il y a de diverses espèces d'animaux, et les hommes sont, à l'égard des autres hommes, ce que les différentes espèces d'animaux sont entre elles et à l'égard les unes des autres, Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents: les uns comme des tigres, toujours farouches et toujours cruels; d'autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité; d'autres comme des ours, grossiers et avides; d'autres comme des loups, ravissants et impitoyables; d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie, et dont le métier est de tromper!"

Faisons ici une pause. Le parallèle continue sur deux pages, et passe en revue toute la création jusqu'aux insectes. Mais c'est ici la nature de ce

parallèle qui nous intéresse. Il s'annonce rigoureux, quasi-géométrique. Rien à redire en ce qui concerne les quatre premières lignes. Le problème commence avec les adjectifs qui constituent le moyen terme sur lequel s'appuie toute comparaison entre animaux et humains, et se rapportent nécessairement et ouvertement aux deux. En d'autres termes, il n'y a de rapport possible que parce qu'il y a anthropomorphisation préalable. L'ironie veut que La Rochefoucauld, sans sembler y prendre garde, prétend parler de la nature des animaux, alors que tout son discours en donne une image morale qui est le produit d'une langue, c'est-à-dire d'une culture. La moindre phrase est truffée de commentaires qui n'ont rien d'objectif:

"il y a des dogues acharnés, qui n'ont de qualités que la fureur; il y a des chiens, plus ou moins inutiles, qui aboient souvent, et qui mordent quelquefois. (...) Il y a des singes et des guenons qui plaisent par leurs manières, qui ont de l'esprit, et qui font toujours du mal"⁷⁾

Il serait naïf de reprocher à l'auteur de ces lignes d'avoir les idées de son temps. L'idée d'une Nature vierge de valeurs morales reste encore à inventer. Et du reste, le véritable propos de La Rochefoucauld est de parler non de la Nature en général, mais de la nature (bonne ou mauvaise) de l'homme. Mais ne serait-il pas inversement erroné de ne voir dans les métaphores d'animaux qu'un masque commode? C'est précisément la confusion du monde physique et du monde moral, de la nature et de la culture, qui est ici significative. À preuve la conclusion par laquelle La Rochefoucauld s' imagine faire le passage du monde animal au monde humain:

"Toutes ces qualités se trouvent dans l'homme, et il exerce, à l'égard des autres hommes, tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux."⁸⁾

Or de quoi a-t-il été question, à travers tout ce discours sur le monde animal, sinon de l'Homme?

NOTES

- 1) Rémy de Gourmont: *Esthétique de la Langue française*, 1899, p.187.
- 2) Prévert: *Fatras*, Gallimard, 1966, p.131.
- 3) Dictionnaire étymologique de Bloch et Wartburg, article Renard.
- 4) On sait que le pou en question, comme nous le rappelle Claude Duneton dans *La puce à l'oreille*, Stock, 1978, p.175, n'est pas l'acarien, mais le mâle de la poule. Ces éclaircissements étymologiques modifient-ils en quoi que ce soit la perception du Français moyen?
- 5) Le dictionnaire étymologique nous apprend que le mot cafard, dans le sens de renégat, hypocrite vient de l'arabe, et serait à l'origine du nom tardif de l'insecte. Il y a bien amalgame imaginaire, même si le processus métaphorique apparaît inversé.
- 6) Phénomène à rapprocher des antiphrases désignant la belette que relève Rémy de Gourmont: mêmes euphémismes que justifient probablement des motivations psychologiques analogues (op. cit. pp. 203-205).
- 7) La Rochefoucauld, *Réflexions diverses*, in *OEuvres complètes*, Gallimard, 1964, p.517.
- 8) Id. p.518.